arnaud cathrine

je ne retrouve personne

calles

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

aux éditions Verticales

Les yeux secs, *1998 ; J'ai lu, 1999*

L'invention du père, *1999 ; Seuil, « Points », nº P807, 2001*

La route de Midland, *2001 ; Seuil, « Points », nº P1021, 2002*

Les vies de Luka, *2002*

Exercices de deuil, *coll. « Minimales », 2004*

Sweet home, *2005 ; Folio, nº 4540, 2005*

La disparition de Richard Taylor, *2007 ; Folio, nº 4730, 2008*

Frère animal, *avec Florent Marchet, coll. « Minimales » + CD, 2008*

Le journal de Benjamin Lorca, *2010 ; Folio, nº 5277, 2010*

chez d'autres éditeurs

Les histoires de frères *(avec des images de Catherine Lopès-Curval), éditions du Chemin de Fer, 2005*

Nos vies romancées, *Stock, 2011 ; Le Livre de Poche, 2013*

J'ai vingt ans qu'est-ce qui m'attend ? *(avec François Bégaudeau, Aurélie Filippetti, Maylis de Kerangal, Joy Sorman), éditions Théâtre Ouvert, coll. « Enjeux », 2012*

Extrait de la publication

je ne retrouve personne

Extrait de la publication

arnaud cathrine

je ne retrouve personne

roman

verticales

© Éditions Gallimard, septembre 2013.

Extrait de la publication

« C'est comme la nuit en pleine journée, on ne voit rien, j'entends juste les bruits, j'écoute, je suis perdu et je ne retrouve personne. »

Jean-Luc Lagarce
Juste la fin du monde

Extrait de la publication

Je lui ai dit la vérité : ça ne m'arrangeait pas du tout, surtout en ce moment.

— Tu vois une autre solution ?

Non, je n'en voyais pas d'autre.

— On ne peut pas leur demander de faire mille bornes pour une estimation, a répété mon frère. Papa va encore insister pour prendre la voiture, je ne veux plus qu'il prenne cette bagnole, on sait où ça va finir. Je suis désolé que ça tombe sur toi, Aurèle, mais là je suis coincé.

Qu'il soit en tournage, en montage, en mixage et j'en passe, mon frère est toujours « coincé ». Par compensation, je suis supposé ne l'être jamais, disponible quoi que j'en dise. Si je lui fais rarement entendre raison à ce sujet (ni sur aucun autre), j'ai du moins appris à me défendre *a minima* :

— Je te rappelle que j'ai publié un roman début septembre et que je suis en pleine promo.

— Deux jours ! a grogné Cyrille. Tu arrives dimanche,

Extrait de la publication

tu aères un peu, tu fais la visite lundi après-midi avec le type de l'agence et tu es le soir même à Paris. Ne me dis pas qu'un aller-retour en Normandie va planter ta promo !

— Mais pourquoi tout précipiter ?

Mon frère a soupiré dans le portable. Je l'ai entendu feuilleter une revue d'un geste machinal.

— Ça fait combien de temps qu'on parle de cette vente ? a-t-il repris avec lassitude.

— Longtemps, ai-je concédé.

— Je suis venu un week-end en tout et pour tout cet été. Quant à toi, on ne t'a pas vu depuis cinq ans.

— J'ai mes raisons.

— Encore tes vieux trucs.

— C'est comme ça que tu parles de Junon ?

— Je sais, ta grande rupture à marée basse.

— Je trouve ton petit « résumé » super déplacé.

— C'est pour nous que papa et maman ont gardé la baraque ! Ni toi ni moi n'y foutons plus les pieds, alors c'est vite vu.

— Et ça tombe sur moi.

— Plus ça va aller, moins ils vont quitter Nice, a continué Cyrille imperturbable. Je les comprends.

— Je n'ai jamais dit que je ne comprenais pas, bordel ! Je trouve juste le moment très mal choisi. Et d'ailleurs pourquoi ils ne m'en parlent pas directement ?

— Maman avait peur que ça t'emmerde.

— C'est le cas. Il n'empêche, elle pourrait m'appeler.

Extrait de la publication

— Bon, c'est moi qu'elle a eu en premier, et après ?
— Parce que tu réponds au téléphone, toi maintenant ?
— Oui, cette fois-là, j'ai décroché.

J'ai trente-cinq ans. Cyrille trois de plus. J'ai longtemps (et naïvement) espéré que cet écart s'estomperait avec les années, mais non : Cyrille reste et restera l'aîné et moi, celui qui se doit d'être aux ordres, *a fortiori* depuis que nos parents ont vendu leur pharmacie, quitté la Normandie et atteint cet âge où l'on attend légitimement de menus services de la part de ses enfants. Cyrille prend son rôle de coordinateur très à cœur, excellant dans l'art de me refiler les bâtons merdeux. De mon côté, j'estime ne plus avoir l'âge d'être traité comme un larbin corvéable à merci. Nos accrochages sont donc balisés et prévisibles : le commandeur m'intime ses ordres (n'hésitant pas à me culpabiliser lorsqu'il s'agit de prêter main-forte à nos parents), je commence par résister et m'agiter vaguement – ingrat freinant des quatre fers (question de principe) – et je finis invariablement par obtempérer.

— Deux jours, qu'est-ce que c'est ? a insisté Cyrille avec sa fausse voix. Je t'assure que si je pouvais y aller, j'irais.

Tu mens, enfoiré (pas dit mais pensé).

Bruit sec des pages qu'il continue à tourner. Ce besoin de diversion permanente chez lui m'a toujours exaspéré.

— Tu promets que je suis rentré lundi soir ? ai-je cédé.

— C'est un fait : tu seras rentré lundi soir.

— À part ça, tu as lu mon livre ?

Toujours pareil avec lui : rendre les armes *in fine* mais tenter d'attraper une petite compensation au vol.

— Pas eu le temps. Tu sais ce que c'est un tournage ?

À quoi bon répliquer.

— Mais, après tout, ça peut te faire du bien un break à la mer au milieu de ton marathon, a-t-il ajouté, tout à son argumentaire. Tu n'as pas une nana sous le coude à emmener ?

Comment un garçon aussi intelligent et talentueux peut-il être si naturellement (et régulièrement) vulgaire ? Je ne saurai jamais. Je constate.

— Faut que j'y retourne, là. Ils m'attendent sur le plateau. Tiens-moi au courant quand tu auras vu l'agent.

— En tout cas, je te préviens : je ne viderai pas la maison tout seul !

Il avait raccroché.

Extrait de la publication

I

Extrait de la publication

9 octobre 2011

Le taxi m'a déposé devant les grilles de la maison. J'ai précisé au chauffeur que j'aurais besoin de lui pour me ramener à la gare demain en fin d'après-midi. Il m'a laissé sa carte.

Depuis que nos parents sont partis vivre à Nice, ma mère s'est mise à la surnommer la « villa ». Pas de colombages classiques. Blanche à volets verts. Face à la mer. Avec un jardin à l'avant, en surplomb de la plage.

Papa et maman ne l'occupent plus qu'un mois et demi l'été. La façade n'était pas si défraîchie la dernière fois que je suis venu, il y a cinq ans. J'ai dû forcer les volets du rez-de-chaussée ; le bois a joué et la peinture s'écaille.

À l'intérieur, tout semble être resté en l'état – l'état de mon enfance et de mon adolescence – comme si nos parents avaient souhaité ne rien emporter avec eux,

Extrait de la publication

tout réinventer dans le sud et rompre avec ces longues décennies normandes. Seules quelques photos encadrées dans le séjour attestent d'un passé plus ou moins proche : on y voit mon frère et sa compagne Karen à la naissance de Gabriel ; et puis, il y a ce portrait de moi, sans Junon (maman a fait disparaître le tirage où elle figurait). Sur la table basse du salon, on a abandonné quelques exemplaires du *Figaro* datés de mi-août dernier. Pour le reste, tout est quand même bel et bien resté fixé dans un temps révolu.

J'ai fait le tour du rez-de-chaussée. Maman a toujours affectionné une décoration raffinée mais si sobre et fonctionnelle que sa « villa » en paraîtrait quasiment impersonnelle. Rien que le strict nécessaire, nulle fioriture. On pourrait croire à une maison prête à être louée, chose à laquelle ils n'ont jamais pu se résoudre, nous laissant libres, mon frère et moi, de l'investir, là où nous l'avons plus volontiers désertée.

C'est la première fois que je suis seul à Villerville.

J'ai détaillé les quelques volumes qui trônent sur la petite étagère en bois de la véranda. Il s'agit de classiques publiés dans des éditions de cuir : Gide, Balzac, Zola. Ils sont là pour faire beau. Quelques tomes d'*Angélique, marquise des anges*. De grands formats sur la Normandie. Et puis ce livre (hérité de mes grands-parents maternels) qui nous a tant fait rire avec mon frère : *Convenances et*

Extrait de la publication

bonnes manières de Berthe Bernage ; un guide bourgeois, publié en 1964, d'une facture réactionnaire hilarante.

J'ai allumé l'électricité et la chaudière dans la cuisine.

Si le réfrigérateur a été récuré et dégivré (un torchon dûment placé maintenant la porte de la partie congélation entrouverte), les placards, eux, sont pleins. C'est encore la signature de maman. Ce détail m'a toujours fait penser à *La vie matérielle* de Duras et, plus précisément, à ce chapitre consacré aux listes que font les femmes, inventoriant tous les produits qu'il faut avoir chez soi en permanence. Des choses élémentaires : sel fin, poivre, sucre, café, vin, pommes de terre, pâtes… Plus poétiques (sans doute parce que je n'y aurais pas pensé de moi-même) : tomates pelées, plombs électriques, chatterton. Un jour, j'avais lu ce passage à ma mère qui m'avait dit : « Ce n'est pas très littéraire, dis donc. » Maman a toujours préféré Pagnol et Prévert.

J'ai fait une brève halte dans la chambre parentale au premier étage. Si peu de choses, mais toujours les mêmes symboles : un cadre posé sur la commode, leur photo de mariage. Papa affiche un air très sérieux, tel qu'il est : assez « rentré », disait sa belle-mère. Je lui ressemble de plus en plus : petit pour ma génération, pâle et brun, nez aquilin. Maman, elle, arbore un sourire éclatant. On ne peut pas soupçonner qu'elle est son aînée de plusieurs années. Elle est déjà assez corpulente à l'époque.

Quelqu'un semble avoir fait place nette. C'est pourtant dans ce relatif dénuement qu'ont vécu nos parents : deux lits simples, chacun pourvu d'une table de nuit et d'une lampe de chevet (depuis combien de temps ne dorment-ils plus ensemble ?) et c'est tout. J'ai toujours connu ce tissu épais de couleur moutarde que maman a choisi pour faire confectionner les dessus-de-lit, les rideaux et les embrasses.

J'ai décidé de m'installer dans la chambre la plus vaste, au second, dans laquelle mon frère et moi avons cohabité pendant près de douze ans (celle qui me fut attribuée par la suite, au premier, me rappellerait trop Junon).

C'est dans cette pièce que se trouve le cœur de mon enfance. J'ai aimé éperdument cet air confiné que maman venait ventiler à intervalles réguliers, ouvrant grand la fenêtre et nous forçant par la même occasion à ranger ce bordel impossible à éradiquer. Et j'ai bien sûr désespéré à part égale de cette promiscuité avec Cyrille. Le régent n'étant jamais lassé d'exercer son petit pouvoir sur moi, les seuls moments qui m'appartenaient vraiment étaient ceux que son sommeil m'allouait ; je garde de cette époque l'habitude de m'endormir très tard (et, vraisemblablement, ce tempérament fuyant, maintes fois diagnostiqué par Junon). Il faut dire que papa et maman, enfermés à la pharmacie du matin jusqu'au soir, n'étaient pas là pour arbitrer quoi que ce soit ; je crois qu'ils ont vaguement vu se dessiner le rapport de forces entre

Extrait de la publication

les deux fils mais sans jamais en prendre réellement la mesure. Cyrille a donc eu tout le loisir de nous organiser une petite vie à son goût que leur retour, à l'heure du dîner, ne dérangeait qu'à peine.

Les VHS sont toujours là, tous ces films que mon frère m'obligea à regarder avec lui pendant ses années d'adolescence : Sautet, Pialat, Malle et, déjà, Depardon, Rouch… Balayant d'un regard les boîtiers, j'ai repensé à ma perplexité devant Delphine Seyrig dans *Jeanne Dielman* (« Je t'interdis de dire qu'il ne se passe rien dans ce film ! ») ou encore au malaise à la fin des *Cousins* quand bien même nous rêvions déjà d'être ce Gérard Blain « montant » à Paris pour faire ses études et plongeant dans les mondanités interlopes. Ces films, mon frère les enregistrait pour la plupart lors de leur passage à la télévision et j'étais chargé de confectionner des jaquettes avec photos (glanées dans le programme télé de la semaine) qui portent encore mon écriture. Je revois ma mère passant une tête par l'embrasure de la porte et jetant un œil inquisiteur sur ces séances privées : « Tu es sûr que c'est pour lui ? » « Vous avez fait vos devoirs, tous les deux ? » « Il ne serait pas l'heure de vous coucher ? » Dictature fraternelle ou pas, un trésor me liait dorénavant à Cyrille : le refuge que nous était le cinéma (dont il allait faire sa vie) et le secret tacitement partagé qu'il répondait à un besoin en chacun de nous, celui d'échapper par avance à Villerville.

Aujourd'hui, ces bandes VHS ne doivent plus être

Extrait de la publication

lisibles. Cyrille les a abandonnées à côté de notre antique téléviseur et du sacro-saint magnétoscope.

Sur le bureau : une poignée de stylos désœuvrés et secs. Les livres penchent sur les rayonnages de la bibliothèque ; des éditions de poche pour la plupart : La Bruyère, Camus, Racine et Corneille, étudiés au lycée.

Le reste témoigne d'une intervention rétrospective de notre mère, je veux dire : après le départ des fils à Paris ; un cadre renfermant l'illustration d'une frégate française du XIXe et la reproduction d'un *Falaises et voiliers* de Monet peint à Étretat.

J'allais quitter la chambre lorsque j'ai remarqué les infiltrations au plafond. Hissé sur une chaise, j'ai passé une main sur les taches sombres. L'humidité est encore perceptible. Sans doute la toiture qui commence à dater. Je n'ose trop imaginer l'état du grenier. Papa a-t-il repéré ces fuites lors de son dernier passage ? Tout cela ne serait jamais arrivé du temps où ils vivaient ici.

Réintégrant le rez-de-chaussée, je me suis aperçu que la chaudière s'était bloquée en mode sécurité. J'ai tenté de la faire redémarrer plusieurs fois, sans succès. Le missionné de mauvaise volonté allait donc *en plus* devoir crever de froid…

J'ai cherché dans le répertoire de mes parents le numéro de Perrac qu'ils ont toujours eu coutume d'appeler pour les dépanner. Le vieil artisan a débarqué dans l'heure. Il a ôté la façade de la chaudière d'un geste expert. Je l'ai

Extrait de la publication

Alix, Jeanne, Yves : merci.

Extrait de la publication

Je ne retrouve personne
Arnaud Cathrine

Cette édition électronique du livre
Je ne retrouve personne d'Arnaud Cathrine
a été réalisée le 19 juin 2013
par les Éditions Verticales.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070137855 - Numéro d'édition : 242988).
Code Sodis : N52713 - ISBN : 9782072471117
Numéro d'édition : 242990.

Extrait de la publication